

Blue Indigo

Gardienne de la forêt

La Guérisseuse

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-1534868021

© Blue Indigo

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement, remerciements et blablas de l'auteur. .	5
Chapitre 1 : La cabane.	7
Chapitre 2 : Le cauchemar continue.	23
Chapitre 3 : De mâle en pis.	39
Chapitre 4 : Courage, fuyons !.....	57
Chapitre 5 : Cabane, le retour.	69
Chapitre 6 : Le rituel.....	81
Chapitre 7 : Carl.....	103
Chapitre 8 : Petites embrouilles entre amis.	121
Chapitre 9 : Inaki.	137
Chapitre 10 : Le monde du dessous.	155
Chapitre 11 : Le seigneur de l'eau.	175
Chapitre 12 : Transmutation !	189

Chapitre 13 : Le plan.....	207
Chapitre 14 : De bonnes et de mauvaises surprises. ...	221
Chapitre 15 : Abandonnée ?	237
Chapitre 16 : Vogue la galère.	249
Chapitre 17 : Taken.	269
Chapitre 18 : Dragon, y es-tu ?	293
Chapitre 19 : L'enfer, c'est les autres.....	313
Chapitre 20 : La routine habituelle, quoi.....	333
Chapitre 21 : Quand le voile se déchire.....	353
Chapitre 22 : Sur le fil du rasoir.	377
Chapitre 23 : La vie continue.	393
Epilogue.....	413
Remerciements et avis.....	417

Avertissement, remerciements et blablas de l'auteur.

Aucune reproduction, même partielle, autres que celles prévues à l'article L 122-5 du code de la propriété intellectuelle, ne peut être faite de ce texte sans l'autorisation expresse de l'auteur.

Certaines scènes à caractère sexuel pourraient choquer les plus jeunes, qu'ils passent donc leur chemin et reviennent dans quelques années.

Si malgré les heures collectives et individuelles de torture de relecture et correction, la vérification de chaque accord de participe passé, le correcteur d'orthographe, des fautes impardonnables s'étaient, tout de même, laissés oublier (les vilaines, pas belles) dans le texte, je vous prie d'accepter toutes mes excuses et n'hésitez pas à me les signaler.

Merci à Catherine, Emmanuelle, Hélène, Joël, Marine, Marianne, Mathilde, Maxime, Myriam, Séverine. Ils et elles savent pourquoi !

Ce livre, commencé dans une grande joie créative d'été, continué dans l'hiver et les doutes, terminé en feu d'artifice d'une écriture compulsive jour et nuit, le Graal du mot fin ayant été atteint de nouveau en été, est maintenant entre vos mains. J'espère qu'il vous apportera autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire.

Ce roman est une fiction, ceux qui en auraient douté, après sa lecture, ont du souci à se faire (Rires). Pour les besoins de l'histoire, des animaux sauvages se retrouvent en captivité, je tiens à préciser que mes convictions sur les animaux sauvages sont qu'ils sont faits pour vivre libres, dans leur milieu naturel. Je ne soutiens aucune captivité sous aucune raison que ce soit. Ceci étant dit, je vous souhaite bonne lecture.

A ma famille proche et lointaine, humaine ou non.

Chapitre 1 : La cabane.

Effondrée au pied d'un arbre, je sanglote nerveusement. J'ai honte, vraiment trop honte. Quelle idiote je suis ! Me faire avoir comme une débutante, quelle gourde, un vrai balai ! Je continue de m'agonir, cela ne change rien. La colère ne dissipe, ni la douleur, ni la honte. Tout mon corps tremble. Il faudrait que je me relève, que je continue de marcher, que je rejoigne une route, que je trouve de l'aide. Mais là, tout de suite, j'en suis incapable. Je ne me souviens pas de ce qui a pu se passer. Du coup, j' imagine et c'est encore pire. Soudain, j'entends une branche qui craque. Je suspends ma respiration, étouffe mes pleurs comme je peux, écoute, attentive. Soit il s'agit d'un animal et je n'ai rien à craindre car je sais qu'il est de loin le moins dangereux, soit c'est lui. Et il marche exprès sur une branche. Il veut que je sache qu'il vient me chercher. Il cherche à m'affoler. Je scrute les bois, j'observe les ombres de la forêt inquiétante, le silence épais, les arbres noirs, dénudés, l'air est glacé. Quelque chose a-t-il bougé ? Là-bas, peut-être ... Non, juste le vent dans les branches. Enfin j'espère. Je ne veux pas l'affronter. Je ne peux pas. C'est trop violent, trop fort. Il me subjugue, me terrorise, j'en perds mes moyens, la raison. Une autre branche craque. Une silhouette émerge entre les arbres. Sa silhouette ? J'étouffe difficilement un cri qui se transforme en un gémissement plaintif. Collée au tronc de l'arbre, je me recroqueville, tente de me fondre dans son écorce rugueuse. Les feuilles mortes crissent. M'a-t-il entendue ? Apparemment, oui.

Imperceptiblement, il change de direction, se dirige vers moi. Je vais bientôt deviner son visage, apercevoir ses cheveux argentés, ses traits fins, ses yeux pâles. Il est beau, très beau, « trop beau pour être honnête » comme dirait ma grand-mère. Et elle aurait eu raison.

Je me rappelle la première fois que je l'ai vu, dans une galerie marchande, une dégaine d'ange avec une aura de tueur, j'ai eu envie de le fuir au plus vite. Du genre prudent, habituée à me débrouiller toute seule depuis longtemps, je ne sors pas seule le soir dans les ruelles sombres, je verrouille la porte de mon appartement, je me méfie des inconnus, des trop bonnes affaires et surtout des gars trop beaux pour être honnêtes qui s'intéressent à moi. J'allais tourner les talons, m'éloigner discrètement quand il a croisé mon regard. En fait, ses yeux m'ont saisie, deux lacs d'argent reflétant un ciel clair en pleine montagne. Bien qu'éloignée de lui, j'ai senti l'espace entre nous se comprimer et hypnotisée comme la souris face au serpent, je n'ai pu esquisser un mouvement. Je ne comprends pas ce qu'il pouvait bien me vouloir. Un jour de soldes, des femmes époustouflantes à admirer, il y en a partout. Je suis plutôt petite, pas plus d'1m65, souvent habillée d'un pull informe sur un simple jean, pas maquillée, cheveux châtain raides. Seuls mes yeux noisette pourraient être originaux parce qu'ils changent légèrement de couleur selon la météo, plus marron les jours de pluie et plus dorés les jours ensoleillés. En concurrence avec le soleil, Sophie, ma meilleure amie, très rayonnante, tout le contraire de moi ce jour-là (et de beaucoup d'autres jours d'ailleurs) m'a sortie de cet

embarras en me sautant dessus, rompant le charme. Souriante, enjouée, maquillée et vêtue à la dernière mode, brune avec de magnifiques cheveux ondulants autour de ses yeux verts, elle brille généralement, comme une gravure de mode sur papier glacé.

- Désolée du retard ! Mais bon, t'as l'habitude, n'est-ce pas ? Chloé ? Chloé ?

Comme je n'ai pas répondu, elle m'a attrapée par le bras pour m'entraîner dans une boutique et de sa voix basse de conspiratrice, en me désignant l'inconnu :

- Ouh la la ! C'est qui le type là-bas ? On croirait qu'il va te dévorer ! Je veux bien prendre ta place. Tu veux que j'aille lui parler ? Tu le connais ?

J'ai rougi de son commentaire. Tout en vérifiant, d'un coup d'œil par-dessus mon épaule, qu'il était toujours là à nous regarder, je l'ai entraînée dans les rayons pour nous en éloigner encore plus.

- Non, je ne sais pas. Jamais vu. Il me fait froid dans le dos.
- Arrête, il est trop beau.
- Sophie, avec toi dès qu'ils sont grands et un peu originaux, ils sont trop beaux ! Et puis t'as vu ses cheveux ? C'est quoi cette couleur ? Et son attitude ? T'as vu son attitude ? Genre je suis un prince glacial, je refroidis tout ce que je touche ! La reine des neiges version masculine, pas la chanteuse agaçante de Disney, l'autre, celle du conte d'Andersen.
- Moi je veux bien le dégeler, le Prince !
- Sophie !

— Quoi ?

Et nous voilà à éclater de rire. Quand nous sommes ressorties du magasin, il avait disparu. Sophie a semblé un peu déçue mais moi j'étais soulagée.

Je sors de mes souvenirs et de toutes ces émotions qui se télescopent, je me sens nauséuse, j'ai la tête qui tourne, je vois trouble, mes oreilles bourdonnent. Je vais m'évanouir si cela continue. Et ce n'est pas le moment. J'ajuste ma vision, plissant les yeux. Quelqu'un approche, grand, baraqué, des cheveux noirs. Cheveux noirs ? Bon Dieu, mais qui est-ce ? Juste avant de glisser dans l'inconscience, je sens ses bras autour de moi. Il me soulève et m'emmène. J'espère n'être pas trop lourde. Pourquoi, nom d'une pipe, ai-je ce genre de pensée idiote ? Est-ce lié à son odeur sauvage, mélange d'arbres, d'humus et de feuilles ? Mes pensées deviennent de plus en plus ridicules. Je sombre dans le noir et le silence.

Peu à peu, je reviens à moi. Je suis allongée sur une surface un peu dure avec quelque chose pour amortir. Un banc avec un coussin ? Où suis-je ? Après un temps de réflexion, je n'en sais absolument rien. Je reste la plus immobile possible, tout en enregistrant un maximum d'informations avec mes yeux, qui ont eu la merveilleuse idée de se remettre à fonctionner de façon nette. Je suis dans une cabane, en bois. Il y a des étagères un peu partout avec des pots dont je n'arrive pas à distinguer le contenu. C'est tout ce que je peux apercevoir dans la position dans laquelle je me trouve. Mon nez aussi fonctionne. Je perçois l'odeur de la fumée, plus

précisément l'odeur d'un feu de bois. Le plus doucement possible, je recule mon dos jusqu'à toucher le mur. Ça me donne un peu de marge pour soulever la tête. J'ai l'impression que quelqu'un est là et je voudrais bien savoir à qui j'ai affaire. Tant que celui qui est là, me croit endormie, je peux l'observer et envisager une stratégie. Je déplace très, très lentement ma tête vers le haut. J'aperçois la cheminée, unâtre ouvert. Cela explique l'odeur de feu si forte. Je ne me suis pas trompée. Il y a bien quelqu'un devant le feu, à contre-jour. Il est taillé comme un bûcheron : grand, large d'épaules, des habits sombres. Ses mouvements pour tisonner le feu sont fluides. Il dégage une impression incroyable de force mais aussi de souplesse. Vu mon gabarit et ma condition physique, je n'ai aucune chance de gagner en l'affrontant de face, ni d'être assez rapide pour le fuir. Mon catastrophisme me laisse deux options : feindre de dormir jusqu'à ce qu'il s'en aille ou tomber pâmée pour de bon (au moins je ne verrai pas la suite des événements). Je suis soudain interrompue dans mes divagations absurdes. Il a tourné la tête et me regarde. Trop tard pour les deux premières options, je dois passer au plan B. Sauf que je n'ai pas de plan B ! Je le regarde. Il me regarde. Personne ne prononce un mot. Le silence est intense, gênant. Il se lève et vient s'asseoir tout près, trop près, sur un tabouret. Tiens, il y avait un tabouret ? Punaise ! Il est parfait ! Le gars, pas le tabouret évidemment. Mes pensées partent dans tous les sens et en plus je sens que je rougis. N'importe quoi ! Je deviens complètement toquée ! Je suis en face d'un grand ténébreux que je ne connais pas, dont les intentions restent inconnues, coincée dans une cabane au milieu de

je ne sais où et mon cœur bat la chamade. Mais qu'est-ce qui cloche chez moi ? Peut-être que je suis malade ou alors victime d'un dérèglement hormonal. Je m'effondre en sanglots. Je me sens dans une faiblesse anormale. Nous restons ainsi quelques minutes. Je sanglote, il me regarde. Pitoyable ! Je n'ai pas la force de me rebeller. Je devrais au moins me lever et s'il m'en empêche, me débattre, lui coller une paire de coups de pied. Pas de regrets, j'aurais tenté quelque chose. Oui, voilà. C'est ça qu'il faut que je fasse. Je vais me lever, le repousser fermement, violemment s'il le faut, même si à mon avis, il est indéracinable. Cela me permettra au moins de me défouler de toute cette tension. Au moment où je me relève, il m'attrape par un poignet et m'attire à lui. Il a vraiment des yeux magnifiques, d'un brun clair avec des reflets dorés. Soudain je ne vois plus rien. Il a posé son autre main sur mon visage. Une furieuse envie de dormir me submerge, irrésistible. Hypnotisée, je tombe, sombre dans l'indifférence.

Quand je me réveille, je suis toujours dans la cabane. Il règne toujours cette odeur du feu de bois mais je sens autre chose, des plantes qui infusent. Ma mémoire olfactive est infaillible, je reconnais la fragrance du tilleul. Je m'assois péniblement sans que quiconque n'intervienne. Une femme assez âgée, attablée, écosse des légumes, complètement incongru, à l'époque des surgelés et des boîtes de conserve.

— Bonjour. Comment te sens-tu ? Me demande-t-elle.

Je sursaute. Elle n'a pas tourné la tête vers moi. Elle a l'air d'une vieille chèvre. Je m'attendais, en toute logique, à ce

qu'elle chevrote mais sa voix est au contraire ferme, chaude et mélodieuse.

- J'ai préparé un peu de tisane si tu veux. Quelque chose de chaud, te ferait du bien, me semble-t-il.

La vieille femme se redresse, s'appuie contre le dossier de la chaise et me regarde. Finalement, ce n'est pas une chèvre, plutôt une chouette avec un regard perçant.

- Euh. Qu'est-ce que je fais là ?
- C'est une bonne question. Un de mes amis t'a trouvée dans le bois. Il t'a déposée avant de repartir.

Je m'aperçois que je suis un peu déçue. J'espérais qu'il soit encore là, pas trop loin en tout cas. Je voudrais en savoir plus sur cet homme. Mais puis-je me renseigner mine de rien ? J'opte pour une question qui ne m'engage pas trop.

- Vous pensez qu'il va revenir ? Parce que j'aimerais le remercier de m'avoir ... euh ... trouvée.
- Oh ... Tu sais, c'est un drôle d'oiseau. Il va, il vient. C'est difficile de savoir.

Je m'aperçois qu'elle a l'air très amusée. Je m'entête.

- Mais je n'ai pas eu le temps de lui demander son nom ou son ...

J'arrête au milieu de ma phrase. Horrifiée, je m'aperçois que j'allais dire son numéro de téléphone. Mais que me prend-il ? Je ne suis pas ce genre de fille. Lorsque j'entends son rire, je deviens rouge écarlate.

- Et bien ! Et bien ! Il t'a tapé dans l'œil, le drôle d'oiseau ! Ils sont toujours comme ça, remarque, beaux, beaucoup trop beaux ... »

Et je termine : « ... pour être honnêtes ! Ma grand-mère

me disait toujours ça !

- Ah oui ? Et bien c'est une femme pleine de sagesse ! »

Je me renfrogne. Je n'ai pas envie de parler de ma grand-mère. Cela ravive trop de mauvais souvenirs. La vieille me scrute de ses yeux perçants, elle ajoute :

- A la fin du printemps, il y a deux, non, trois ans, elle n'est pas morte de vieillesse ou de maladie. Elle a eu un... un accident. Une moto l'a renversée.
- Comment le savez-vous ? Vous connaissiez ma grand-mère ?
- Je suis un peu voyante. Je soigne les gens et aussi les animaux avec des plantes. Parfois j'ai des visions, ça peut aider pour soigner. Au fait, je m'appelle Léontine. Et toi, quels chemins obscurs et tortueux t'ont égarée jusqu'ici ?

J'hésite à répondre. Je n'ai plus de famille. Mes parents sont morts quand j'avais sept ans dans un accident ferroviaire. C'est ma grand-mère, déjà âgée, qui m'a élevée mais au final je me suis plutôt débrouillée toute seule. Je ne sais pas si je peux lui faire confiance ou non. Rien ne semble normal aujourd'hui.

- Je me suis perdue dans les bois. Est-ce que vous pourriez me laisser passer un coup de fil ?
- J'aurais aimé mais il n'y a pas de ligne fixe ici et la zone n'est pas couverte pour les portables. »

Elle me regarde tout d'abord avec un air préoccupé puis me sourit à nouveau. Me ment-elle ? Je jette un coup d'œil discret à la pièce, l'aménagement est spartiate.

Effectivement pas de téléphone en vue, à moins qu'il ne soit caché dans une autre pièce.

- Est-ce que vous avez toujours habité ici ? Je m'aperçois trop tard de mon ton légèrement condescendant.
- Non. Je viens ici uniquement lorsque j'ai besoin de m'isoler. J'ai un appartement en ville. C'est mon repère secret, ma cabane de sorcière quand j'ai besoin d'être tranquille.
- Euh oui, évidemment.

Je me mets à bafouiller et tente de me racheter lamentablement.

- Pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire, enfin vous comprenez.
- Oui, ça semble avoir été une dure journée pour toi aujourd'hui. Tu ne veux vraiment pas me raconter ?

Sa gentillesse m'étouffe un peu. Je n'ai absolument pas envie de lui raconter qu'un homme (ou autre) me suit partout, qu'il rôde autour de moi depuis plusieurs semaines, m'attend dehors, traîne dans mon quartier. J'ai senti sa présence glaçante jusque dans mon appartement alors que porte et fenêtres sont toujours closes. La police me prend pour une folle hystérique. Mes amis ne m'en parlent pas ouvertement mais je les ai entendus chuchoter sur ma soi-disant dépression. Je ne suis pas dépressive. Je ne sais pas à qui ou à quoi j'ai affaire mais ce n'est ni un esprit frappeur, ni un humain (impossible que cela le soit). Je m'obstine donc : « Je me suis perdue. J'ai besoin d'appeler une amie. Pouvez-vous m'indiquer la route la

plus proche ? »

Sophie doit s'inquiéter de ma disparition subite. Je me souviens comment il m'a attrapée par les bras à la sortie de la bibliothèque, comment j'ai hurlé sous le coup de la terreur, comment il m'a tout de suite immobilisée. Tout a dû se passer très vite car personne n'est intervenu. Il s'est penché sur moi, j'ai ressenti une douleur si insupportable, dans mon épaule, comme une brûlure, que j'ai perdu connaissance. Je me suis réveillée dans la forêt, les joues brûlantes, le corps en feu. Je ne me souviens de rien entre les deux.

Quelqu'un toque à la porte. Je me redresse. Est-ce l'ami de Léontine qui est revenu ? Je fantasme qu'il m'emmène au moins jusqu'à la route la plus proche. Elle se lève pour ouvrir. Je me penche pour apercevoir le visiteur. Deux choses se passent alors simultanément : ce n'est pas l'ami de Léontine qui est à la porte et je reconnais celui qui me poursuit pendant que Léontine s'exclame : « un Nathair » ! J'ai la bouche sèche, mes mains se mettent à trembler, mon ventre se crispe. Et au-delà de mes réactions physiologiques, une pensée se forme : d'où cette femme connaît-elle ce type ? Après l'épisode de la galerie marchande et avant que son harcèlement ne devienne méthodique jusqu'à mon enlèvement, il est venu à la bibliothèque, où je travaille après les cours. Je l'ai aperçu, empruntant des livres, se faisant remarquer avec ses cheveux argentés, ses sourcils blonds très clairs, ses yeux pales. J'ai relevé le nom de « la reine des neiges » ou plutôt du roi, sur les fiches d'emprunt : Inaki Nathair.

Et là, tout devient surnaturel. Je le vois mettre un genou à terre et saisir les mains de Léontine. J'assiste à une scène

surréaliste. Il n'émet aucun son. Mais Léontine lui parle, enfin plutôt lui répond parce que ça ressemble à un dialogue.

— ...

— Ah. Oui je vois.

— ...

— Mmm. Je comprends. Et tout a démarré à ce moment-là.

— ...

— Oui, bien sûr. Au moins cela aura eu le mérite d'éclaircir le malentendu ! »

Léontine se retourne vers moi :

— As-tu compris maintenant ?

Compris ? Qu'aurai-je dû comprendre ? Devant mon air ahuri, elle s'adresse de nouveau à lui.

— Vous aviez parfaitement raison. Effectivement. C'est un problème.

— ...

— Bien sûr je peux. Je suis au service de la forêt. »

Au service de la forêt ? C'est agaçant de n'avoir que la moitié du dialogue parce que je me rends bien compte qu'ils discutent. Comment opère-t-il ? Par signes ? Par télépathie ? Léontine se tourne de nouveau vers moi.

— Chloé, nous allons nous asseoir devant une tisane et discuter. Es-tu d'accord ?

A dire vrai, je ne le suis pas. J'ai la sensation désagréable d'avoir été piégée. Je me décide en une fraction de seconde. Au moment où il entre, Léontine à ses côtés, j'ai un passage pour sortir ! Je tends tous mes muscles,

l'adrénaline se déverse par seaux entiers dans mon organisme et je démarre ! Je franchis les deux premiers mètres en un chronomètre que n'aurait pas renié Marie-José Perrec. Au moment où je franchis la porte, un mur noir se dresse devant moi. Précipitée en arrière, je me retrouve assise par terre, un peu sonnée. Une main se tend. Je lève la tête, c'est « mon sauveur ténébreux », l'ami de Léontine. Il me relève. Bon sang, ce qu'il est grand ! Il tient toujours ma main. La sienne est large et souple. Ami ou ennemi ? Je tente ma chance.

— S'il vous plaît. Aidez-moi !

Il jette un coup d'œil vers Léontine et me ramène vers la table en prenant soin de fermer la porte derrière lui sans me lâcher. Dans d'autres circonstances j'en aurais été ravie mais là, c'est pour m'empêcher de fuir. Sa poigne est ferme sans être encore douloureuse mais si je me débats, je sens que cela va faire mal, très mal. Il me traîne jusqu'à la chaise. Je n'ai pas d'autre choix que de m'y asseoir. Il saisit le tabouret et s'installe près de moi, me protégeant du roi des neiges, relégué de l'autre côté de la table. Sa main ne me lâche toujours pas, contact devenant de plus en plus indésirable. Léontine brise cet état :

— Chloé. Je suis vraiment désolée. Je ne suis pas seulement guérisseuse mais gardienne de la forêt.

Mais de quoi parle-t-elle ? Je l'écoute d'une oreille. Comment connaît-elle mon prénom ? Je ne me suis pas présentée, j'en suis sûre.

— As-tu déjà entendu parler des gardiennes de la forêt ?

Qu'est-ce qu'elle me chante avec son histoire de

gardiennes de la forêt ? Suis-je tombée sur une secte ? Cela expliquerait bien des choses. J'ai la bouche sèche, très sèche. Je me rends compte que je meure de soif. La tisane est toujours devant moi ... Diantre, je tuerais pour un café ! Au moment où je vais me décider à saisir la tasse (pas facile avec la main gauche pour moi), le roi des neiges se lève et s'en va dans une pièce à côté. J'entends du bruit. Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Je suis tellement obnubilée par ce qu'il fait, que je ne me suis pas aperçue que Léontine me parle. Elle répète patiemment :

— Du sucre ?

Avec ou sans, ne change rien, je déteste la tisane, j'ai envie d'un café.

— Non, merci.

Ma phrase à peine achevée, le roi des neiges revient avec une tasse qu'il pose devant moi. Le contenu est noir et chaud. Comment ont-ils su ? Je saisis la tasse et goûte. De l'instantané ... Pas de quoi tomber à la renverse mais c'est du café quand-même. Je repose la tasse et le fixe dans les yeux. Je n'ai aucunement envie de lui dire merci. Je vois bien qu'il attend. Si je le dis, à voix basse, cela suffira-t-il ? Au moment où je m'apprête à le faire, il pose sa main droite sur son cœur et s'incline d'un air moqueur.

— Demande si tu veux quelque chose, Chloé. Moi je ne lis pas dans les pensées.

Je me lève d'un coup, toujours accroché à l'ami de Léontine. La tasse de café vole sur la table et se renverse. Il lit dans mes pensées ! Une colère inattendue, terrible me submerge.

— Espèce d'amibe décérébrée ! Je t'interdis ! Tu

m'entends, je t'interdis de faire ça !

Et dans ma lancée :

- Et toi, c'est bon ! Lâche-moi ! Ça va maintenant !
On joue à quoi ici ?

Je donne une grande secousse dans mon bras pour me libérer. Ma colère m'aveugle. Toute la tension accumulée explose comme un barrage qui cède : une force destructrice m'envahit. J'ai envie de casser tout ce qui me tombe sous la main, de me jeter contre les murs, comme un animal sauvage pris au piège. J'entends Léontine s'écrier de très loin : « Attention, elle va se faire mal ». Qui va se faire mal ? Certainement pas moi ! De qui parle-t-elle ? Pourquoi est-elle si loin d'ailleurs ? Soudain je me retrouve coincée. Je me débats, je frappe, je hurle jusqu'à ce que toute cette force m'abandonne. Mon corps n'est plus qu'une poupée de chiffon. Je sens qu'on m'assoit sur le banc, contre le mur. Non. Pas contre le mur, contre quelqu'un. Il m'entoure avec ses bras. C'est bon, je ne vais plus me débattre. Je n'en ai plus la force. Le roi des neiges est dans un coin. Léontine vient vers moi donc c'est l'autre, le ténébreux. J'aime autant. Léontine pose quelque chose de mouillé et froid sur mon front. Elle s'assoit sur le rebord du banc.

- Tu as souvent ce genre de crise ?

Crise ? Quelle crise ? J'ai été poussée à bout depuis des semaines jusqu'à ce que je craque. Je suis impulsive, colérique mais pas de cette façon, pas avec une telle violence. Je n'ai vraiment plus de force. Je voudrais répondre. Mais je deviens de plus en plus molle. J'entends encore Léontine mais de plus en plus loin.

— Elle a craqué. C'était trop d'un coup.

Avant de sombrer, j'ai encore le temps de me dire que je me sens bien sur lui. Ses deux bras me rassurent. Il faudra vraiment que je lui demande son nom

Chapitre 2 : Le cauchemar continue.

J'ouvre les yeux : plafond blanc, rideaux couleur prune, porte à gauche, des étagères. Je suis dans mon lit. J'ai mal au crane. La mémoire me revient par flashes. Inaki, le bois, le grand ténébreux, la cabane, Léontine... J'ai fait un maudit cauchemar. Je m'assois péniblement. Aïe ! J'ai mal partout. Je suis courbaturée comme si j'avais la grippe.

Tout à coup, un grincement. La clenche bascule, la porte s'ouvre lentement. Je recule le plus vite possible dans mon lit et une vieille dame courbée entre : Léontine ! Diable, c'est encore pire. Ce n'était pas un mauvais rêve mais une part de réalité. Je me sens lasse, fatiguée. Que me veut cette femme ? Que fait-elle chez moi ?

Elle dépose une tasse de café sur ma table de nuit. Dieu merci ! Ce n'est pas une de ses tisanes. Elle me regarde intensément, sans ciller, de ses yeux de chouette, trous noir brillant au milieu de ses rides. Je sais qu'elle me jauge. J'adopte mon air le plus détendu pour ne pas lui permettre de deviner à quel point elle me met mal à l'aise. Je ne baisse ni les yeux, ni ma garde. Le silence s'éternise. Un tressaillement traverse son visage basané, ses paupières se baissent l'espace d'un instant. Je gagne ce premier affrontement.

— Il faut qu'on parle toutes les deux, ne crois-tu pas ?
Je peux m'asseoir ?

Je ne suis, malgré tout, pas très sûre de ma voix. Je me racle la gorge avant de choisir de répondre par un

hochement de tête. Nous restons encore en silence quelques secondes. Je crois qu'elle ne sait pas par où commencer. Elle choisit le côté pratique. J'aurais fait pareil.

- Je me suis permis de fouiller dans ton sac. J'ai trouvé ton portable. J'ai appelé ton université et ton amie Sophie pour les informer que tu étais malade. Ton amie m'a dit qu'elle prévenait la bibliothèque aussi.

Ces quelques informations me font prendre conscience que je suis déboussolée. Je ne sais ni le jour ni la date, plus aucune référence au temps, comme emmenée dans une autre dimension. Puis je réalise qu'elle a fouillé dans mon sac. Il ne faut surtout pas se gêner !

- Elle a dit qu'elle passerait après les cours, continue Léontine d'une voix neutre, indifférente à mon air outré.
- Et elle n'a pas été surprise ? Répliqué-je incrédule.
- Je lui ai dit que j'étais une tante éloignée » ajoute-t-elle avec un petit sourire d'excuse.

Sophie sait parfaitement bien que je n'ai plus de famille. Autre chose, comment Léontine connaît-elle Sophie ? Sans me laisser le temps de lui répondre, Léontine décide d'entrer dans le vif du sujet.

- Sais-tu pourquoi je suis là ?

Je plisse les yeux. S'attend-elle réellement à ce que je lui réponde ? Au-delà du pourquoi j'aimerais surtout savoir comment je me suis retrouvée dans les bois, puis sur mon lit. L'idée d'une secte refait surface depuis mon inconscient. Sauf que je ne suis ni suffisamment riche,

célèbre ou crédule pour qu'une secte s'intéresse à ma petite personne. Et puis pourquoi me ramener chez moi après avoir réussi à m'enlever ? Cela n'a aucun sens. Il y a trop d'inconnus dans cette équation, je décide de l'écouter avant de la mettre dehors, de force s'il le faut. Mon air suspicieux ne la rebute pas et je suis curieuse de savoir comment elle va justifier sa présence dans ma chambre. Je ne suis pas déçue, elle attaque fort :

- J'ai accepté de servir d'intermédiaire, de médiateur entre l'esprit et toi.
- L'esprit ? Inaki Nathair ?
- Mais oui, le Nathair ! Qui d'autre ?
- C'est l'esprit d'un mort ?
- Mais non ! Ce monde n'est pas la seule réalité. Je parle de l'esprit qui habite chaque chose, plante ou animal.

Je replie mes genoux pour mettre une barrière entre elle et moi en ignorant les hurlements de mes muscles et de mes articulations. Je prends de la distance physiquement et mentalement dans cette conversation. La vieille est complètement toquée ! Elle croit parler aux esprits. J'hésite entre faire semblant de la croire ou me fâcher. Comment gère-t-on les fous ? Peut-être est-elle dangereuse ? J'ai déjà entendu parler des animistes, ceux qui pensent que tout a une âme, un esprit, les êtres vivants, les éléments naturels comme le vent, la pluie, les pierres et même les objets. Je suis plutôt athée personnellement même si je rajoute des « Dieu merci » dans mes conversations, c'est une figure de style, sans plus. Elle continue dans son délire :

- Il existe plusieurs autres mondes. Celui des esprits dont je te parle est la face invisible du nôtre. Les sorciers, chamans, hommes-médecine s'appuient sur les esprits pour visiter ce monde invisible depuis notre réalité ordinaire. C'est un accès à la mémoire universelle. Nous, gardiennes de la forêt, servons d'appui pour que ces mêmes esprits visitent notre monde.
- Ça sert à quoi ?
- A vivre une incarnation, notre monde est celui de l'expérimentation, du ressenti. C'est une question d'équilibre. Je pourrai t'expliquer quand tu auras avancé dans ton initiation.
- Initiation ? Votre ...

J'allais dire secte mais je me reprends à temps.

- Religion ne m'intéresse pas.
- Je crois que tu ne comprends pas, Chloé, ce n'est ni une secte, ni une religion. Que tu sois intéressée ou pas, ne change rien au fait que tu es une gardienne de la forêt. Je peux faciliter les choses ou pas. Cela m'est égal que tu te débrouilles toute seule avec ton Nathair. Les choses qui doivent être faites le seront, d'une façon ou d'une autre, dans l'acceptation ou la souffrance. Fais ton choix !
- Vous parlez, vous parlez mais ce ne sont justement que des paroles. Vous êtes complètement branque !

J'ai oublié mes intentions de prudence. Elle m'agace avec son air suffisant à me raconter ses histoires chez moi, dans ma chambre. Elle plisse les yeux. Deux éclats,

brillants, perdus dans ses rides profondes me fixent. Son visage figé dénonce son intense réflexion. Soudain elle se lève, ouvre les bras, se recule de deux pas tout en affichant un sourire malicieux. L'instant suivant, il est là, debout, magnifique. Je sursaute tout en poussant un cri de surprise : le grand ténébreux ! Il est apparu de nulle part, dans ma chambre. Comment font-ils ça ? Léontine ressemble à un petit lutin farceur. C'est un sacré tour de passe-passe, je ne m'attendais pas à ça.

— Je te présente l'esprit qui me guide depuis plus de quarante ans, c'est un Bran !

Bien que bouche bée, je prends la mesure de cette présentation. Mon beau ténébreux est non seulement un esprit, mais en plus, celui de Léontine ! Je suis embarrassée d'avoir fantasmé sur lui. Pourquoi faut-il qu'il soit si attirant ? Léontine répond à ma question muette.

— Les esprits adoptent la forme physique la plus susceptible de nous plaire. Nous écoutons plus volontiers quelqu'un de séduisant. Sous leur forme naturelle, ils sont des champs d'énergie vibrants, comme nous.

— Ah oui ? Je suis un champ d'énergie, vraiment ? Je croyais que j'étais un esprit dans un corps, répliqué-je ironique.

— La fameuse division, matière contre esprit, corps contre âme. Il ne faudrait surtout pas que le côté animal, instinctif puisse prendre les commandes. Que deviendrait notre civilisation si parfaite ? »

Je ne sais pas quoi répondre. Je ne me suis jamais posé la

question de cette façon. Son ton devient dur, cassant.

- Auparavant les esprits étaient honorés, respectés en particulier celui des animaux. Aujourd'hui l'élevage en batterie, la recherche du profit immédiat, le pillage des ressources naturelles détruisent notre monde. Les étendues sauvages se réduisent comme peau de chagrin. Le sacré a été oublié, les gens ont perdu leur âme instinctive sauvage. Nous, gardiennes honorons encore les esprits en leur permettant de s'incarner dans notre réalité en toute conscience.
- Que se passe-t-il lorsque les esprits n'arrivent pas à s'incarner ? Demandé-je curieuse malgré moi.
- Ils tourmentent leur hôte jusqu'à la folie ou jusqu'à la mort. Mais ne t'inquiète pas, dans ce cas, ils demeurent invisibles.

Magnifique je les vois ! Suis-je censée être rassurée ? J'en ai des frissons dans le dos. Je pense à mon propre cas et à mon espoir de me débarrasser de « mon » Nathair. Je savais bien que je n'étais ni folle, ni dépressive et qu'il ne pouvait pas être humain. En plus, Sophie l'a vu aussi. D'une certaine façon, je suis presque déçue d'avoir eu raison. L'angoisse referme ses mâchoires sur ma poitrine, raccourcissant ma respiration. Je suis étudiante en biologie, en dernière année de licence. Les phénomènes s'expliquent, se classifient. Le laïus de Léontine me donne le vertige : esprits, Bran, Nathair, tourments. L'inexplicable, le spirituel, le monde sauvage me terrorisent. Je ne veux pas finir dans un asile psychiatrique. J'ai besoin que la conversation reprenne un

ton plus léger. Interroger Léontine sur son esprit me paraît une bonne diversion dans toute cette invraisemblance.

- Qu'est-ce qu'un Bran ?
- C'est un esprit-corbeau.
- Ah ? D'où vient ce terme ? C'est celtique ?
- Oui, bien vu. Précisément gaélique. Les gardiennes de notre continent ont une tradition ancestrale celtique. Nous utilisons les noms gaéliques des animaux pour désigner nos esprits depuis toujours.
- Et les Nathair ?
- Devine !

Elle ressemble vraiment à un lutin farceur quand elle se comporte comme une petite fille espiègle. Je réfléchis à mon esprit. Il est longiligne, froid comme la glace, ses mouvements quand il m'a attrapée à la sortie de la bibliothèque étaient rapides, efficaces, fluides. Ses yeux sont ceux d'un prédateur, scrutant les moindres mouvements de sa proie. Si je récapitule, cela donne un prédateur à sang froid. Je blêmis. Mon cœur s'emballe. Se pourrait-il que ce soit un reptile ? J'ai horreur des rampants, j'en ai une peur panique. Je m'enfuis même devant un ver de terre alors plus gros... Je déteste les serpents ! Léontine m'offre un grand sourire lumineux. Je lui réponds par une grimace. Son sourire s'élargit encore. Pourquoi cela ne peut-il pas être un petit animal doux et chaud ? Un chat, un écureuil, n'importe quoi d'autre ? Léontine se lève assez brusquement, mettant fin à mes digressions mentales.

- Je dois te laisser, Chloé. Je répondrai encore à tes

questions quand nous nous reverrons. Encore une dernière chose. Peux-tu essayer de communiquer avec Inaki ?

Léontine me regarde attentivement. Comme cela a l'air important, je balbutie : « Je vais essayer ». Elle paraît satisfaite. Elle prend une de mes mains dans les siennes et sourit.

— A bientôt. Je t'ai laissé mon numéro sur la table de la cuisine. Appelle-moi si tu as besoin, n'hésite pas. Léontine s'en retourne. J'essaie de digérer toutes les informations reçues bien que les oublier me paraisse également une bonne idée. Le tout c'est de ne plus rencontrer cette femme et surtout de changer les serrures. Je regarde lugubrement la tasse de café, froid, depuis le temps. Je me lève pour le jeter. Je passe la porte de la cuisine en direction de l'évier. Il est là à me fixer, froid, figé sur un rictus. Je pousse un cri de surprise tout en lâchant la tasse... Elle s'écrase au sol, projetant du café dans toutes les directions, y compris sur mes jambes. Est-il là depuis le début ou vient-il de surgir du diable vauvert ? Ne pas paniquer. Qu'a dit Léontine tout à l'heure ? Communiquer, c'est cela. Il faut que je communique ... Je suis prise au dépourvu. Que lui raconter ? Il me fixe toujours. Ses yeux sont embrasés d'un feu intérieur surnaturel. Il a le même visage que ces démons qui hantent les déserts d'Arabie, les Djinns. Là je me rends compte que c'est définitivement un esprit effrayant, serpent ou pas. Il a dû entendre toute ma conversation avec Léontine et lire dans mon esprit le reste. La colère irradie de tous les pores de sa peau. Je me sens en danger de mort. Je recule en balbutiant :

— Euh, je ... euh ... suis désolée.

Et je me sauve en courant, direction la salle de bains dont je ferme consciencieusement la porte à clef. C'est ridicule, étant donné qu'aucun mur ni aucune porte ne l'arrête, mais c'est un réflexe. Je me laisse glisser le long de la porte jusqu'au sol. Je replie mes genoux contre ma poitrine, les entoure de mes bras et pose ma tête dessus. Ma vie est une vraie galère ... Pourquoi moi ? Je n'ai rien de spécial ou de particulier. Personne dans ma famille (enfin pas que je sache) n'a de dons de voyance ou de médiumnité. Je n'ai jamais voulu de pouvoir particulier. Je désire juste une vie banale : rencontrer un gars, finir mes études, trouver un travail, fonder une famille... Apparemment c'est déjà trop demander. Une crise d'angoisse monte, inexorable, déclenchant des sanglots incontrôlables.

Je reste sur le carrelage de la salle de bains trop longtemps. J'ai froid et je suis courbaturée. Il n'y a aucun bruit. S'il n'a pas décidé de jouer le passe-muraille jusqu'à maintenant, il ne le fera sans doute plus, je dois pouvoir prendre une douche tranquille, brûlante. Cela me fait du bien. J'ai envie de vêtements amples et confortables. Je m'habille rapidement avec un jogging qui traîne là. Je fais le tour de mon appartement. C'est rapide, vu sa taille : l'entrée et son placard, deux pièces : la cuisine, la chambre et la salle de bains dont je viens de sortir. Pas de trace d'Inaki. Je finis de ramasser les morceaux de tasse, j'essuie les traces de café. Je trouve le numéro de Léontine sur la table de la cuisine avec un petit mot : « Entraîne-toi à ne pas penser ». C'est une blague ! Une blague cosmique ?

C'est tout à l'heure que j'aurais eu besoin de ce genre de conseil !

Je me prépare un café et un sandwich. J'emporte le tout devant l'ordinateur, je peux déjà faire quelques recherches sur internet. Au bout d'une heure, je suis déprimée. Pour « gardienne de la forêt », tout ce que le navigateur me propose, ce sont des emplois de garde forestier et pour le reste (les esprits animaux), cela recoupe ce que m'a expliqué Léontine ou n'a rien à voir. Je soupire. J'ouvre iTunes et je cherche un bon morceau de métal à passer en boucle. La répétition du rythme, les vibrations de la basse me vident plutôt bien la tête, d'habitude. Ne pas penser. Facile à dire ! Rien que d'y songer, c'est que je pense. C'est à s'en rendre cinglée (si ce n'est pas déjà le cas). J'ai toujours quelque chose à l'esprit, une idée, une réflexion. Je peux sans doute me fixer sur une seule pensée en boucle, comme un programme qui bugge. J'aurais un contrôle sur ce qui traverse ma tête, non ? Sur quoi fixer mon attention ? Une couleur ? Oui, une couleur, c'est simple. Le noir. Je me concentre sur le noir, noir, noir. Du coup je pense au café, puis à la tasse, celle devant moi, puis celle que j'ai cassée et j'arrive à Inaki ! Nom d'un petit bonhomme ! Cela ne marche pas. Avec une autre couleur, peut-être, plus lumineuse. Jaune. Jaune, jaune, jaune, le soleil, l'été, la plage, les vacances, la fac, Sophie. Sophie ! Elle va arriver incessamment ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter sur ma soi-disant tante ! Quelque chose me retient de lui dire la vérité. Ils me croient tous folle ou déprimée, et si je raconte mes dernières aventures, digne d'Alice au pays des merveilles,

même elle va vouloir m'envoyer direct à hôpital psychiatrique.

Ne pas penser, ne pas penser, ne pas penser ! L'énerverment me crispe. Je n'y arrive pas. Mais peut-être que je ne m'y prends pas de la bonne façon. Je cherche sur internet des techniques pour ne pas penser. Et je suis servie. Il y a énormément de sites. J'en ai pour plusieurs heures de lecture ! Je commence par le premier.

Quand Sophie toque, j'ai le dos douloureux, les épaules raides, le cou brûlant, les yeux explosés. Elle n'aura pas de mal à croire que je suis malade. J'ai l'air d'un zombie.

- Chloé ! T'as vraiment une sale mine ! Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ?
- Une grippe je crois. N'approche pas trop.
- T'es bête. Je suis immunisée contre toutes tes maladies physiques et mentales !

Je me demande si elle m'a balancé une vacherie ou pas. Elle me claque une bise sur chaque joue. Je décide de ne pas surenchérir. Elle pose son sac sur mon bureau tout en me scrutant. Je sais qu'elle va me cuisiner. J'évite son regard, absorbée dans la contemplation de son sac. Elle poursuit ironique et impitoyable :

- Dis, j'ai été super surprise de l'appel de ta tante. Tu ne m'avais pas dit que tu avais encore de la famille.
- Mmmm. Oui, une tante super éloignée, par alliance, du côté, euh ..., de mon père. Elle était justement dans le coin. Une chance.

Je fais une tentative de changement de conversation :

- T'as pu avoir mes cours ?

Sophie n'est pas dupe. Elle me connaît trop bien.

- Une chance, ouais. Juste quand tu es malade. C'est dingue. Dis, tu ne serais pas en train de me cacher un truc, des fois ?

J'hésite. Est-ce que je récrimine ? Fais l'offusquée ? Me fâche ? Pleure (non, là ça va faire trop) ? Me marre (pourquoi est-ce que cela devrait me faire rire) ? J'opte pour un air super sérieux et une demi-vérité.

- En fait elle est venue exprès pour me parler. Elle avait des choses à me dire à propos de ma famille, du passé.

Là je vois Sophie qui enclenche le mode « Gossip Girl ». Bon comment je me sors de cette embrouille maintenant ? Je continue de m'enfoncer :

- La mort de mes parents, de ma grand-mère, elle pense que c'est lié à une malédiction. Elle voulait me prévenir.
- Hein ??? Elle est complètement toquée ! Genre quelqu'un t'a jeté un mauvais sort ? Du vaudou ou un truc comme ça ? C'est n'importe quoi !
- Ah ! Euh, ouais, sûr. J'ai rigolé aussi quand elle m'en a parlé.
- Et elle a fait tout ce chemin pour te le dire ? Au fait elle habite où ta tante ?
- Une cabane au fond des bois mais elle a un appart, je sais plus trop où.

C'est la première chose qui me soit passée par la tête, pas très heureux mais tant pis.

- Elle n'a pas peur ta tante, au fond des bois ? C'est

genre une sorcière ?

– Peut-être ... Qui sait ?

– C'est peut-être elle qui t'a jeté un mauvais sort !

Elle éclate de rire en le disant. Je n'ai vraiment pas envie d'en rire mais je me force. Je détourne la conversation sur un sujet moins scabreux.

– Ouais, ouais. Et si je ne rattrape pas rapidos les cours d'hier et d'aujourd'hui, je vais me planter aux exams de la semaine prochaine ! Pas besoin de mauvais sort pour devoir recommencer mon année !

– Tu es beaucoup trop sérieuse ! Comme d'hab. N'oublie pas, après-demain, la soirée étudiante. Tu as promis que tu venais cette fois-ci.

Et voilà ! Trop facile (enfin presque), le retournement de situation. Si je peux m'en sortir avec juste une soirée, on peut dire que je serai chanceuse. Cela m'étonnerait que Sophie abandonne le sujet aussi facilement.

– Oui, promis.

– C'est Julien qui va être content.

– Sans commentaire.

Julien est un de la bande des joyeux drilles. Nous sommes cinq à nous retrouver pour sortir, deux filles et trois garçons : Julien, Alexis et Noé. Nous sommes tous étudiants. Julien et Alexis en sciences de l'ingénieur et Noé en informatique. Ce n'est pas un secret que Julien en pince pour moi mais ce n'est pas réciproque. Il est gentil (sauf quand il se laisse entraîner dans les blagues des deux autres et que nous en sommes les victimes Sophie et moi) mais il ne dégage rien de spécial pour moi. Il est de taille

moyenne, un peu plus grand que moi (à peine), les cheveux toujours en bataille, châains, les yeux verts. Il est assez mignon. Il est sorti avec tellement de filles, qu'il les nomme par un numéro plutôt que par leur prénom quand nous sommes entre nous. Il ne m'attire pas particulièrement et puis être un numéro dans sa liste, ce n'est vraiment pas le but de ma vie. C'est le dernier gars avec qui je sortirais, même totalement désespérée. Pendant que je suis perdue dans mes pensées, Sophie a ramassé son sac. Elle travaille dans une boutique de mode au centre-ville. Elle fait régulièrement les heures de soirée en remplacement d'une vendeuse qui a des enfants. Elle peut y aller après les cours. Cela lui paye ses extras. Quand je vois ce qu'elle se paye comme fringues, il vaut mieux pour ses finances qu'elle travaille. Cela lui fait une expérience dans le milieu de la mode, même si c'est du prêt à porter. En tant que future styliste, il y a plus d'opportunités dans la confection en grandes séries que dans la haute couture. Son seul souci, c'est d'être à l'heure. Elle est toujours en retard. Cela passe avec moi mais beaucoup moins dans le milieu professionnel. Elle sort l'enveloppe avec mes cours et me la jette. Je la rattrape au vol.

— Bon j'y vais. J'ai promis que je serais à dix-huit heures à la boutique. Pour quelqu'un de malade, tu as de sacrés réflexes, ma poule !

Elle me fait un clin d'œil tout en se sauvant. Elle ne m'a pas crue ? Je ferais mieux de m'attendre à d'autres interrogatoires en règle. Plus le temps de me torturer. J'ai plusieurs heures de cours à rattraper, j'ouvre l'enveloppe. Je vais devoir y passer toute la soirée. Tu parles d'une

journée de repos.

Je ne vois pas passer les deux jours suivants non plus, entre les cours, la bibliothèque, les révisions. Je n'ai pas eu une minute à moi. Du coup mes recherches sont au point mort. Je n'appelle pas Léontine et ne revois pas Inaki non plus. Je ne fais pas changer les serrures non plus, à quoi bon. Finalement c'est étrange. Il n'est pas là et c'est comme si tout cela n'a été qu'un rêve. Dire qu'il me manque serait exagéré. J'ai tellement voulu qu'il me fiche la paix, me laissant dans cette espèce de vide. Je suis une fille trop bizarre, non ? J'ai envie de croire qu'il s'intéresse réellement à moi pour moi. Je pourrais peut-être au moins vérifier cela. Si j'appelle Léontine et que je lui pose directement la question, je suis sûre qu'elle me le confirmera. Je prends mon téléphone dans mon sac, je commence à chercher son numéro dans mon répertoire et je m'arrête. Et si ce n'est pas le cas, je vais être très, très déçue. Une fois que tout est dévoilé, il n'y a plus de mystère, plus de retour en arrière possible. Je continue de faire défiler les numéros sans but.

